

Le grand métissage

Annick Perrot-Bishop, *Les Maisons de cristal*, récits, Montréal, Les Éditions Logiques, collection « Autres mers, autres mondes », no 8, 1990, 190 p.

Michel Bélil, *La Ville oasis*, roman, Montréal, Les Éditions Logiques, collection « Autres mers, autres mondes », no 7, 1990, 283 p.

Michel Lord

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1991). Compte rendu de [Le grand métissage / Annick Perrot-Bishop, *Les Maisons de cristal*, récits, Montréal, Les Éditions Logiques, collection « Autres mers, autres mondes », no 8, 1990, 190 p. / Michel Bélil, *La Ville oasis*, roman, Montréal, Les Éditions Logiques, collection « Autres mers, autres mondes », no 7, 1990, 283 p.] *Lettres québécoises*, (62), 23–24.

Annick Perrot-Bishop, *Les Maisons de cristal*, récits, Montréal, Les Éditions Logiques, collection «Autres mers, autres mondes», n° 8, 1990, 190 p.

Michel Bénil, *La Ville oasis*, roman, Montréal, Les Éditions Logiques, collection «Autres mers, autres mondes», n° 7, 1990, 283 p.

Le grand métissage

Il y a quelque chose de fascinant dans la trajectoire d'Annick Perrot-Bishop : d'origine vietnamienne, elle vit à Terre-Neuve, où elle enseigne le français et où elle écrit des nouvelles de science-fiction destinées au public québécois. Voilà dans toute sa force le métissage des cultures. Nous sommes, à n'en pas douter, en plein village global.

SCIENCE-FICTION
ET FANTASTIQUE
MICHEL LORD

Un bonheur de lecture

Cela ne serait rien si, dans l'œuvre même, en creux et en surface, ne se posait pas la problématique reliée à cette migration transculturelle. Or, tout, dans le premier recueil de nouvelles de Perrot-Bishop, porte la marque de ce «biographisme», qui est en même temps bien plus que cela. D'un certain point de vue, *Les Maisons de cristal* apparaît encore plus comme la figure par excellence de ce qui caractérise l'être moderne (ou postmoderne), cette qualité d'hybridation incessante, ce brassage des cultures, ainsi que des angoisses et des joies qui en résultent.

Sans doute est-ce pour cette raison que l'auteure a choisi la SF comme forme privilégiée pour couler son imaginaire ? Cela lui permet de faire voyager ses personnages à travers un Espace-Temps extrêmement large et souple. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, il ne s'agit ni de voyage dans l'Espace (*space opera*) ni de voyage dans le temps (*time travel*) aux sens traditionnels des termes. Il s'agit plutôt, sur un mode assez intimiste, de la narration de transmigrations d'âmes dans des corps différents sur une même planète ou sur d'autres. Mais ce n'est pas non plus du délire verbal, car l'univers de Perrot-Bishop est gouverné par des lois bien à lui, qui ne sont jamais explicitées en long et en large, mais que le texte rend saisissable lentement et finement. Par

petites touches. Par fragments.

Ce qui frappe lorsqu'on prend un plan d'ensemble du recueil, c'est que l'on pourrait avoir affaire à un roman. Il y a suffisamment d'acteurs — ou d'entités —, interreliés d'une nouvelle à l'autre, pour croire que *Les Maisons de cristal* forment en soi un univers romanesque. L'auteure a d'ailleurs pris soin de donner une chronologie au début de l'ouvrage, où l'on voit bien que le projet est homogène et d'envergure épique. De plus, à la table des matières, il est dit qu'il est souhaitable de lire ces récits dans l'ordre. L'Histoire, comprise dans les dix nouvelles, divisées en deux blocs égaux, couvre quelque 3000 ans et va d'un monde relativement primitif à l'univers très raffiné des Ourlandines. Au milieu, surgit la Révolution.

Tout cela serait clair et limpide s'il ne fallait pas composer avec les aléas de ce monde, où sont possibles des compénétrations

apparemment magiques, des régressions autant que des projections à travers le Temps et l'Espace. La première nouvelle «Les maisons de cristal» et la dernière, «Lettres à Agdis», par les ponts qu'elles jettent entre elles, sont particulièrement éloquentes à ce sujet.

L'ouvrage brasse par ailleurs son lot de figures thématiques, qui sont pour la plupart des images fondamentales. Une des plus récurrentes est sans doute celle de l'eau et des herbes, éléments bénéfiques, symboles de pureté et de vie. Le malheur semble lié au manque d'eau et au rejet des Ourlandines, grandes magiciennes qui possèdent les secrets de la vie primordiale et de la recréation.

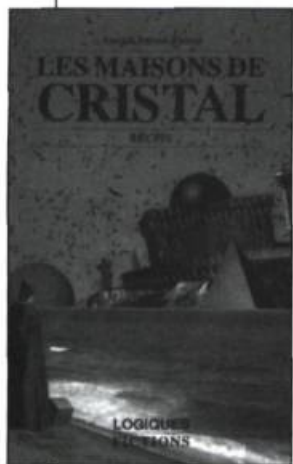
L'idée de la genèse et de l'éternel recommencement n'est évidemment pas étrangère à cette problématique. Mais elle engendre paradoxalement une autre forme de représentation, car rien ne recommence exactement, tout se superposant dans une grande complexité : il s'agit du désir d'être «autre» et, dans le même temps, de la crainte de disparaître dans l'autre. Par la migration d'esprits en d'autres corps et en d'autres lieux, on touche à une des valeurs privilégiées de la SF. Or, cette question de l'altérité s'impose tout autant comme une préoccupation universelle actuelle. Apparemment fort loin de la quotidienneté, Perrot-Bishop touche là un des points les plus sensibles de notre époque.

Mais tout cela serait peu de chose sans la très belle écriture de Perrot-Bishop. **Remarquable par sa délicatesse et sa justesse de ton, et par son lyrisme soutenu, voilà un livre qui, dans le contexte du métissage des idéologies et des cultures, paraît important.**

Une lecture malheureuse

Je suis demeuré perplexe à la lecture du dernier roman de Michel Bénil, *La Ville oasis*, sous-titré *Chroniques de Razzlande I*, et qui semble donc être le début d'un cycle. L'auteur, bien connu en tant que fantastiqueur, a publié deux recueils de nouvelles, dont *Le Mangeur de livres* (Pierre Tisseyre, 1978) et un roman, *Greenwich* (Leméac, 1981), qui ne sont pas sans qualités. Il a aussi publié des nouvelles de SF, surtout dans *Imagine...*, dont certaines sont reprises dans *La Ville oasis*.

Je dois dire que cette dernière œuvre marque un net recul en terme de qualité dans la production de Bénil, et ce n'est pas de gaieté de



Les nouveautés de Prise de Parole

La P'tite Miss Easter Seals

Lina Chartrand

Nous sommes au début des années soixante, dans le train de nuit Timmins-Toronto. Monique, la P'tite Miss Easter Seals, est dans le plâtre de la tête aux pieds. Elle entreprend, avec sa mère et sa cousine, ce long voyage au terme duquel elle saura si l'opération subie à la colonne vertébrale la rendra à sa vie d'adolescente, lui permettra, enfin! d'être «comme tout le monde».

Dans *La P'tite Miss Easter Seals*, le handicap physique devient métaphore du handicap linguistique. L'enfermement dans le plâtre tout comme l'espace limité de la roomette sont autant de manifestations de la difficulté de vivre en français en Ontario.

Théâtre : Sudbury, Prise de Parole 1991
ISBN 2-89423-002-8, 12,95\$

La Prison rose bonbon

Raymond Quatorze

Lorsqu'on devient totalement indifférent à la violence, on n'est pas mieux que mort. C'est ce qui arrive à Raymond Quatorze, personnage principal et narrateur tout-puissant de *La Prison rose bonbon*. Dans cette histoire rocambolesque, l'anti-héros, Raymond Quatorze, sème les cadavres sur sa route comme d'autres les bonnes actions tandis que, tout autour de lui, des personnages étonnants l'entraînent avec la force d'un ouragan au cœur de son propre délire.

La Prison rose bonbon, un roman choquant où la brutalité se frotte à la tendresse; où la violence frôle l'amour.

Roman : Sudbury, Prise de Parole 1991
ISBN 2-89423-000-1, 23,95\$

DISTRIBUTION AU QUEBEC : DIFFUSION RAFFIN
514-325-5553

AILLEURS AU CANADA : PRISE DE PAROLE
705-675-6491

trouve estimable, mais qui semble s'être égaré dans *La Ville oasis*. Étrangement, l'œuvre, qui a paru au même moment que *Les Maisons de cristal* de Perrot-Bishop, porte la mention «roman». Or, il apparaît que le «roman» de Bénil soit bien plus une série de textes ou de nouvelles qu'un roman. Bien sûr, tout se passe dans l'univers de la planète Razzlande, mais dans les huit récits, encadrés par un prologue et un épilogue, le narrateur omniscient met en discours des événements qui sont comme des morceaux piqués çà et là dans les mille possibles de cet univers déroutant, sans qu'il y ait une volonté d'unifier ce qui apparaît comme un magma. La modernité a exploité cette idée de la confusion ou des formes affolées, aberrantes, mais ici l'intention n'est visiblement pas de s'inscrire dans ce courant.

En fait, ce qui étonne à la lecture, c'est la ténuité du propos en regard des efforts déployés pour inventer des mots nouveaux. Je veux bien que les néologismes servent à créer l'impression de «paradigme absent» (Marc Angenot) ou de la «connaissance distanciée» (Darko Suvin), bien propre à la SF, mais encore faut-il que cela ne soit pas fait au détriment de l'intelligence du texte. Or, dans *La Ville oasis*, cette surabondance de néologismes fait écran et n'apporte rien à la compréhension de l'univers en question.

De plus, tous les récits sont farcis de mots composés avec le radical «razz», mais sans que cela soit fait de manière rigoureuse. Bénil veut-il mimer les incohérences de la langue française? Même là, on ne trouve pas de telles incongruités. Ainsi, on rencontre pêle-mêle les mots «trazzvaille», «carazzvane», «parazzdis», «razztronomie», «razzsemble», «thérazzpeute», «papyrazz», «razziot», et il y a même «la roulette razz», la «Razznaissance», la «razzade», la «bactérazz» et le «cul-de-razz». C'est comme ça, à longueur de pages.

Dans le même esprit, les personnages sont presque tous nommés par un nom en miroir : Avrik Ivrak, Bartok Bortak, Crakak Cacrak, Croupouk Poukrouk, Dicruk Crudik, et j'en passe. Il y en a des dizaines et des dizaines du même acabit. C'est à croire que Bénil s'est amusé à prendre l'alphabet dans l'ordre pour créer ces noms enfantins.

Puisque l'écriture finit par créer un effet aussi peu accrocheur, on se dit que le récit doit bien receler quelques merveilles. Mais, là de même, il n'y a à peu rien à se mettre sous la dent. **Tout se passe comme si Bénil, fasciné par le fonctionnement microscopique de son texte, n'était pas parvenu à se dégager du détail.** Un exemple tiré de l'épilogue peut donner une idée du ton de l'œuvre :

Aurait-on réussi à guérir de l'abeste razzine et à surseoir à la phaulfollocalypse? Une contre-réforme permettrait-elle à moins fanatique que le razzsembleur Luok 7 de diriger la groutrouille aïsneârcalca?
(p. 282)

Du lot de textes de *La Ville oasis*, il y en a un qui survit peut-être à l'hécatombe : «Au rythme du razz'n grou», sorte de parodie de l'histoire de l'humanité et du rock'n roll. Sans doute Bénil aurait-il dû s'en tenir à cette seule nouvelle dans cette veine.

Ainsi, un recueil de nouvelles fort réussies, *Les Maisons de cristal*, est à la fois un excellent roman, et un roman en deçà des possibilités de son auteur, *La Ville oasis*, parvient à peine à faire une bonne nouvelle. Faut-il en tirer une conclusion plus claire?

